

Une réévaluation prospective du Dogon standard écrit

par Gérard Galtier
<gerardgaltier49@gmail.com>

Avant de commencer cet exposé, je dois préciser que j'ai travaillé au Mali à la DNAFLA (Direction Nationale de l'Alphabétisation Fonctionnelle et de la Linguistique appliquée) entre 1972 et 1978, à une époque où les travaux comparatifs sur les parlers dogons étaient peu avancés.

L'exposé qui va suivre concerne l'élaboration du Dogon standard écrit durant les années 1974-1977, les critiques que l'on en a faites par la suite, et comment il serait possible d'améliorer les choses.

Et je précise dès maintenant que j'utiliserai les termes « dialecte » et « parler » dans le sens scientifique de variété locale de l'ensemble Dogon (de façon similaire au mot « *dialect* » en anglais).

Les projets d'alphabétisation en pays dogon

Tout commence en 1973-1974, avec l'Opération Mil Mopti, appelée aussi Opération Mil Séno, un organisme de développement agricole, qui demanda à la DNAFLA d'introduire un programme d'alphabétisation des paysans dans les zones qu'elle encadrait, notamment les plaines du Séno, à l'Est de la Falaise.

Vu la diversité dialectale du Dogon et le peu de travaux existant sur cette langue, il fut d'abord envisagé d'effectuer l'alphabétisation en Peul, langue dominante de la région administrative de Mopti, dont dépendaient les divers cercles du pays dogon.

Cependant, il apparut rapidement que ce projet risquait de ne pas être accepté par la plupart des cultivateurs dogons, à la fois car le Peul n'est en réalité parlé que sur la périphérie du pays dogon et dans les chefs-lieux importants, et car il existe une opposition fréquente entre Peuls et Dogons, comme vous savez.

Paul Guindo, un étudiant dogon en Sciences de l'éducation, qui fréquentait la DNAFLA pour ses recherches, devint passionné par ce sujet du choix linguistique et nous commençâmes à collaborer ensemble pour essayer de

résoudre le problème. Puis, d'autres Dogons (étudiants ou enseignants) se joignirent à l'équipe, notamment Denis Douyon et Patrice Togo. Parmi les documents de base, nous disposions essentiellement des travaux de Geneviève Calame-Griaule et du père André Prost.

Nous avons le postulat qu'il fallait choisir un parler unique, susceptible d'être compris par la majorité des Dogons. Car si l'on voulait sélectionner deux ou trois parlers, cela allait être refusé à la fois par la direction de la DNAFLA et la direction de l'Opération Mil Mopti.

Notre première idée fut de choisir le dialecte Dyamsay, qui était pratiqué dans les émissions en Dogon de Radio-Mali et qui était largement parlé dans les plaines agricoles du Séno. De plus, dans ses travaux, Geneviève Calame-Griaule avait signalé que le Dyamsay était fréquemment utilisé dans la littérature orale.

Nous avons alors lancé une enquête comparative lexico-statistique visant à vérifier l'hypothèse du Dyamsay et, sinon, à découvrir quel était le dialecte le plus adéquat pour servir de langue standard à l'ensemble des Dogons (de la Plaine comme du Plateau).

Afin de mener à bien cette analyse, nous partîrent des six principaux grands parlers (numériquement), dont chacun – en outre – avait des raisons valables d'être sélectionné, soit car il avait une fonction véhiculaire, soit car il était utilisé à la radio, soit car il était déjà écrit (dans un cadre religieux chrétien).

Ces six principaux grands dialectes sont :

— Le **Tombo-so** (ou **Tommo-so**) parlé au Nord du plateau de Bandiagara, et qui est utilisé dans une certaine mesure comme langue commune parmi les Dogons du Plateau (de parlers différents).

— Le **Donno-so** (ou **Kamba-so**) parlé sur le Plateau dans l'arrondissement de Bandiagara. Notons que ce dialecte était déjà écrit, car il était utilisé comme langue d'évangélisation par la mission catholique de Bandiagara.

— Le **Toro-so** parlé de chaque côté de la falaise dans le cercle de Bandiagara, arrondissement de Sanga, et dans le cercle de Koro, arrondissement de Madougou. Ce dialecte était utilisé par la mission catholique de Barapiréli (dans la Plaine), ainsi que par la mission protestante de Sanga (comme langue unique pour ses publications à l'intention de l'ensemble des protestants dogons).

— Le **Dyamsay-tegu** parlé dans les vastes plaines de l'Est, dans quatre arrondissements du cercle de Koro (y compris la ville de Koro) et dans deux

arrondissements du cercle de Douentza. De plus, comme indiqué ci-dessus, ce dialecte était utilisé dans les émissions de Radio-Mali en langue Dogon.

— Le **Togo-kan** (ou **Téné-kan**) parlé dans les plaines du Sud dans deux arrondissements du cercle de Koro, dans deux arrondissements du cercle de Bankass, et dans l'arrondissement de Dourou au Sud du cercle de Bandiagara. Le **Togo-kan** était utilisé par la mission catholique de Pel comme langue d'évangélisation. De plus, il faut noter que nous avons inclus le parler **Tengu-kan** de l'arrondissement de Bankass dans le **Togo-kan**, car ce sont deux variétés assez proches.

— Enfin, le **Tomo-kan** parlé au Sud du pays dogon dans deux arrondissements du cercle de Bankass (dont l'arrondissement de Ségué, qui est assez isolé), dans l'arrondissement de Ouou du cercle de Bandiagara et dans l'arrondissement de Timissa du cercle de Tominian. Notons que le **Tomo-kan** était utilisé par la mission catholique de Ségué.

Les premières enquêtes linguistiques et leurs résultats

Une fois les six parlers sélectionnés, nous avons procédé :

- d'une part à l'analyse d'un corpus de 200 mots du vocabulaire fondamental traduits dans chacun des six grands dialectes (en 1974) ;
- d'autre part, à différentes enquêtes socio-linguistiques (de 1974 à 1977).

Analyse d'un corpus de 200 mots du vocabulaire fondamental

La première partie de l'analyse du corpus a consisté à déterminer quel est le parler qui possède le plus de mots communs avec l'ensemble des autres parlers en faisant une distinction entre mots apparentés et mots identiques.

Nous sommes arrivés ainsi aux résultats suivants :

	Tombo	Donno	Toro	Dyamsay	Togo	Tomo
mots apparentés	145	150	175	143	160	120
mots identiques	88	84	115	56	68	20

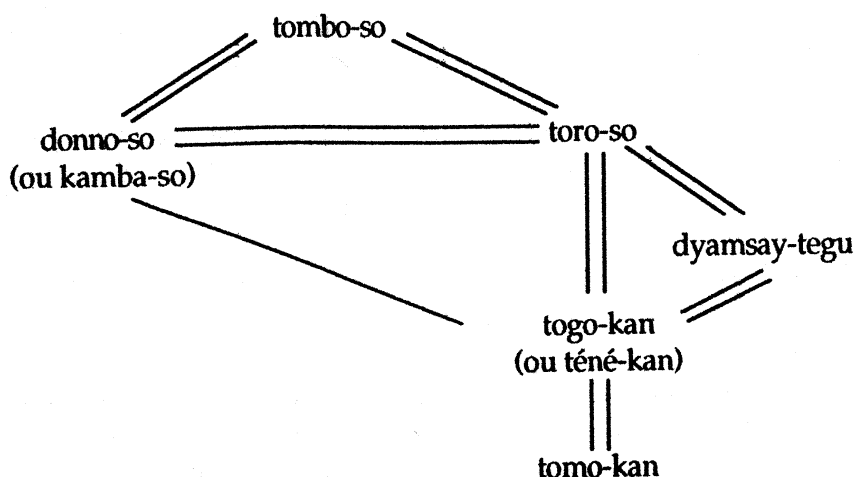
Ces résultats ont montré clairement que la solution Dyamsay devait être écartée et que c'est le Toro-so (parlé dans la zone de Sanga) qui est le parler possédant le plus de mots communs avec l'ensemble des autres grands dialectes, tant en ce qui concerne les mots apparentés que les mots identiques.

La seconde partie de l'analyse a consisté à déterminer quelles sont les relations des dialectes pris deux à deux, afin d'établir une carte d'intercompréhension. En comptabilisant le nombre de mots apparentés dans les diverses paires de dialectes, nous avons constaté que certains parlars possèdent 73% ou plus de mots apparentés et que les autres possèdent 57% ou moins de mots apparentés, la paire Donno-Togo étant intermédiaire avec 68%.

En comparant ces résultats avec les résultats d'autres enquêtes socio-linguistiques (basées sur les déclarations des locuteurs), il était apparu que l'intercompréhension n'était pas possible pour les dialectes ayant 57% ou moins de mots apparentés. Au contraire, elle était possible pour les dialectes possédant 73% ou plus de mots apparentés. La paire Donno-Togo, intermédiaire avec 68%, donnait des résultats différents selon les villages enquêtés.

Il était donc possible de tracer un schéma d'intercompréhension des principaux parlars dogons, que voici ci-dessous (selon les résultats de l'époque) :

Schéma d'intercompréhension des principaux parlars dogons (selon les enquêtes de 1974 et 1975)



Les dialectes reliés par deux traits sont ceux qui ont un pourcentage d'au moins 73% de mots apparentés, entre lesquels il n'y a pas de grand problème d'intercompréhension. Les deux dialectes reliés par un seul trait (Donno / Togo) sont ceux qui ont un pourcentage de 68% de mots apparentés, et entre lesquels l'intercompréhension peut parfois exister (selon les villages).

Les dialectes qui ne sont pas reliés sont ceux qui ont un pourcentage d'un maximum de 57% de mots apparentés et entre lesquels l'intercompréhension n'existe pas. Par exemple, il n'y a pas intercompréhension entre d'une part le Dyamsay et d'autre part le Tombo-so, le Donno-so et le Tomo-kan.

En conclusion, l'on voit que ce schéma confirmait le fait que le Toro-so est le parler le plus central, parmi les divers dialectes analysés et qu'il peut servir de langue standard commune au Toro-so, au Togo-kan, au Dyamsay, au Tombo-so et au Donno-so. Mais il confirme aussi que le Tomo-kan est trop divergent, qu'il sort forcément du cadre de l'unification dialectale et que l'on doit trouver une autre solution pour ses locuteurs.

Les enquêtes socio-linguistiques des années 1970

Entre 1974 et 1977, diverses enquêtes socio-linguistiques furent menées sur le terrain, à l'aide de questionnaires.

Ces enquêtes permirent de confirmer les recherches précédentes, avec en plus les éléments suivants :

— Il existe de vastes zones au centre du pays dogon où la seule langue couramment utilisée est un parler dogon, et où ni le Peul ni le Bambara n'ont beaucoup pénétré. Leurs habitants disent pouvoir accepter un autre parler dogon que le leur dans le cadre d'un programme d'alphabétisation.

— Dans certaines zones périphériques d'ethnies mélangées, les Dogons sont susceptibles d'accepter une alphabétisation en Peul (au Nord, dans le cercle de Douentza et dans les bordures Ouest et Nord du cercle de Bandiagara) ou une alphabétisation en Bambara (au Sud parmi de nombreux locuteurs Tomo-kan du cercle de Bankass).

— Les Dogons pratiquants de religion chrétienne (catholiques ou protestants) sont généralement capables de lire le Dogon sous une forme ou une autre.

Choix pratique des langues à utiliser

Toutes ces enquêtes aboutirent donc à l'idée que le parler Toro-so était la forme la plus adaptée pour une standardisation du Dogon. Tandis que dans les zones périphériques et mixtes où le Toro-so ne serait pas compris, on pourrait utiliser le Peul ou le Bambara.

Quelle forme de Toro-so allait-on utiliser ?

En fait, le Toro-so était déjà le parler le plus largement utilisé dans les documents écrits, vu que c'était la langue unique d'évangélisation pour

l'ensemble des protestants dogons. Ce qui n'était pas le cas des catholiques qui utilisaient des parlers différents selon les missions.

Il se trouve ainsi que Paul Guindo, dont la langue maternelle était le Togo-kan était de religion protestante et écrivait déjà parfaitement le Toro-so. Aussi, le Toro-so de la mission protestante de Sanga servit de base pour l'élaboration du Dogon normalisé de la DNAFLA. Néanmoins, les principes de l'alphabet Bambara furent adoptés, selon la norme de l'époque (des années 1970).

Voilà quelques exemples :

	Dictionnaire de Calame-Griaule	Mission protestante de Sanga	Orthographe DNAFLA de 1977
regarder	yενε	yενε	yènè
sec	ma:	maa	maa
haricot	nũ	nũ	nun
six	kuloy	kuloi	kuloi
flèche	κεũ	κεũ	kènhu
bière de mil	kɔɲɔ	kɔnyɔ	kònyò
oseille	anyu	anyu	anyu
force	paŋa	panga	panga
chèvre	ενε	εṛḗ	ènè
panthère	yunu	yũrũ	yunru
sac en peau	jεmε	dyεmε	jèmè
corps	godu	gozu	goju

Par ailleurs, il existe certaines différences entre le Toro-so du Plateau (centré autour de Sanga) et le Toro-so de la Plaine (dans la zone de Madougou et Barapiréli). Or, dans un cas, on préféra la forme de la Plaine qui semblait majoritaire dans l'ensemble des parlers dogons étudiés. Il s'agit du cas où le Toro-so de la mission protestante de Sanga utilisait la lettre « z » en position médiane intervocalique (correspondant au son [z] effectivement prononcé dans le Toro-so du Plateau), alors que c'est le son [j] que l'on trouvait dans la Plaine. Comme on le voit dans le tableau ci-dessus, l'orthographe de la DNAFLA préféra la lettre « j » correspondant au son [j] de la Plaine.

Prenons l'exemple du mot signifiant « chemin ». Il se réalise ainsi :

- [odu] en Tombo-so et en Donno-so de Bandiagara
- [ozu] en Donno-so de la campagne
- [ozu] en Toro-so de Sanga

- [oju] en Toro-so de la Plaine
- [oju] en Dyamsay
- [oju] en Togo-kan
- [uju] en Tomo-kan

L'équipe de chercheurs privilégia la graphie « oju », qui correspondait à une prononciation majoritaire dans l'ensemble Dogon. De façon générale, lorsque des différences existaient entre Toro-so du Plateau et Toro-so de la Plaine, on essaya de toujours trancher en fonction des formes existant dans les autres dialectes.

Voilà d'autres exemples :

	Tombo-so	Donno-so	Toro du Plateau	Toro de la Plaine	Dyamsay	Togo-kan	Tomo-kan de Ségué	Dogon standard de 1977
trahir	jamba	jamba	jama	jama	jama	jama	jamba	jama
Dieu	amba	amba	ama	ama	ama	ama	ama	ama
trois	tandu	tandu	taanu	taanu	tan	taanu	tandi	taanu
langue	nindɛ	nɛndɛ	niɲɛ	niine	nɛnɛ	nɛnɛ	yɛrɛdɛn	niinè
oseille	anju	anju	anyu	anyu	anyu	anyu	anju	anyu
poule	ɛɲɛ	ɛɲɛ	ɛnyɛ	ɛnyɛ	ɛnyɛ	kogo	kugo	ɛnyè
arbre	timɛ	timɛ	timu	tiwun	tiwɛn	timɛ	cuma	timu
viande	nama	nama	nama	nawan	nɔnwɔn	nanwɔn	nama	nama
acheter	ɛbɛ	ɛbɛ	ɛbɛ	ɛwɛ	ɛwɛ	ɛwɛ	yaba	èbè
ped	annu	kubɔ	kubɔ	kuwɔ	kɔ	kuwɔ	kuba	kubò
fil	boolo	bulɔ	bulɔ	burɔ	burɔ	burɔ	bula	bulò
six	kuloi	kulei	kuloi	kuroi	kuroi	kure	kule	kuloi
nid	guru	kuru	kuru/guru	kuru	kuru	kuru	kuru	kuru
estomac	puro	puru	purɔ	puro	puro	puro	furu	puro
chemin	odu	ozu	ozu	oju	oju	oju	uju	oju
chose	kidɛ	kizɛ	kize	kijɛ	cijɛ	ɔɔ	ɔɔ	kijè
flèche	kɛm	kɛn	kɛũ	kɛũ	kɛm/cɛm	kɛ	cõ/cẽ	kènhu

Notons que l'on essaya aussi d'appliquer le principe de différentiation maximale selon lequel on doit privilégier dans l'écriture le maximum de distinctions de façon à obtenir la lecture la plus claire possible. C'est ainsi que dans les parlers de la Plaine, les phonèmes / l / et / r / ont tendance. à se

confondre sous la forme [r], alors qu'ils restent bien distincts dans les parlers du Plateau. C'est pourquoi l'on préféra, en l'occurrence, les formes du Plateau avec « l », chaque fois qu'il fallait faire un choix.

Enfin, en 1979, parut le lexique dogon-français de la DNAFLA, qui devait permettre l'introduction du Dogon, dans les programmes d'alphabétisation et plus tard dans l'école primaire.

Cependant, par la suite, dans les écoles primaires, l'utilisation pratique du standard Dogon rencontra des difficultés identiques à celles de toutes les autres langues du Mali, notamment à cause de la résistance de nombreux enseignants et parents d'élèves qui voulaient s'en tenir au Français, et en conséquence de l'adoption d'un nouvel alphabet phonétique dérivé de l'API. Mais ceci n'est pas le sujet de la présente communication. Et la situation sécuritaire actuelle que l'on connaît tous n'a rien arrangé dans le pays dogon.

Ces difficultés vinrent s'ajouter aux problèmes spécifiques que je vais maintenant évoquer.

Les contestations au choix du Toro-so

Après l'acceptation par la DNAFLA du Toro-so comme forme standard écrite du Dogon, voilà qu'apparurent diverses oppositions extérieures, et par exemple :

— Des critiques venant de certains intellectuels qui faisaient valoir que la littérature orale traditionnelle était majoritairement en Dyamsay et Tombo-so.

— Des critiques théoriques sur le choix des grands parlers sur lesquels l'enquête initiale avait été faite.

— Des réticences venant de certains milieux musulmans dogons, qui considéraient que l'introduction du Toro-so dans les programmes scolaires risquait de favoriser le christianisme aux dépens de l'islam.

— Des réticences venant de nombreux fonctionnaires et enseignants qui ne voulaient pas augmenter le nombre de langues officialisées et utilisées dans le secteur éducatif.

Ces diverses oppositions se manifestèrent lors des Journées d'études sur les langues nationales du Mali tenues à Bamako en Décembre 1979. Les motivations des critiques n'étaient pas toujours explicites, mais l'on insista sur le fait que les recherches préalables avaient été trop précipitées et incomplètes, et

qu'il fallait donc les reprendre, et sur le fait que l'on avait proposé originellement le Dyamsay et non pas le Toro-so.

Par la suite, en 1981, on refit donc des enquêtes beaucoup plus poussées. L'on ajouta à la liste des six parlers comparés le Tengu-kan de l'arrondissement de Bankass, alors qu'il avait été considéré auparavant comme une simple variante du Togo-kan. On avait donc désormais un panel de sept dialectes.

Ces nouvelles enquêtes confirmèrent que le Tomo-kan était trop divergent et qu'il ne pouvait pas rentrer dans le cadre de l'harmonisation. En outre, à cause de l'augmentation de l'échantillon analysé, par l'ajout du Tengu-kan (très proche du Togo-kan), ce fut évidemment le Togo-kan qui apparut comme ayant le plus de mots communs avec les autres (et non pas le Toro-so, qui se retrouvait en troisième position, à peu près à égalité avec le Tengu-kan, en deuxième position). Néanmoins, cela ne suffisait pas à considérer le Togo-kan comme le parler central, à cause de son éloignement trop grand du Tombo-so et du Donno-so.

Il faut bien comprendre que si l'on voulait recouvrir la totalité du pays dogon, l'on était obligé de retenir plusieurs parlers. Dans ce cas, cela devait être le Tombo-so pour toute la zone du Plateau (où il est largement utilisé par les locuteurs des autres parlers). Et si l'on mettait en avant à la fois le Togo-kan et le Tombo-so, l'on avait forcément des revendications des tenants du Dyamsay qui tenaient à ajouter leur propre parler (utilisé à la radio, comme indiqué précédemment) et qui avaient espéré arriver en tête des nouvelles enquêtes. De plus, il faudrait faire face aux praticiens du Toro-so qui bénéficiaient de tous les efforts déjà faits pour ce parler.

La situation serait la même si l'on choisissait deux standards : le Tombo-so et le Tengu-kan de Bankass (parler qui fut valorisé par les enquêtes de 1981). Dans cette hypothèse on pouvait imaginer que le Tengu-kan (même assez minoritaire numériquement) allait faire l'affaire non seulement des locuteurs Togo-kan, mais aussi des locuteurs Tomo-kan. Mais ça n'allait pas empêcher les revendications des partisans du Dyamsay et du Toro-so.

On avait donc affaire à au moins quatre parlers en concurrence, avec une situation inextricable

Par ailleurs, concernant le Tomo-kan, il faut noter que les enquêtes de 1981 confirmèrent non seulement que ce dialecte est le plus divergent, mais elles indiquèrent aussi que ses locuteurs ont peu d'interactions avec les autres parlers, alors que les locuteurs de ces autres dialectes ont des contacts mutuels et comprennent souvent d'autres variétés du Dogon à côté des leurs. Il fut donc

reconnu qu'une solution particulière devait être trouvée pour la zone Tomo-kan (qu'il ne fallait pas essayer d'intégrer de force dans le processus d'harmonisation).

La conclusion finale des enquêtes de 1981 fut donc qu'il n'y a pas d'autre possibilité que l'utilisation du Toro-so comme Dogon standard, d'autant qu'il est le seul grand dialecte pratiqué à la fois sur le Plateau et dans la Plaine et qu'il fait la liaison entre les deux zones.

Une nouvelle démarche plus inclusive

Cependant, il semble que des solutions existent à ce problème de la concurrence entre dialectes, qui a suscité ces nombreux débats et qui n'est pas encore totalement réglé. En effet, l'on pourrait concevoir un Toro-so mieux adapté et plus inter-dogon, en l'améliorant sur certains points ; cela associé à une nouvelle démarche dissociant les parlers oraux et la langue écrite.

Pour cela, je vais commencer par faire mes propres critiques par rapport à notre travail des années 1970.

Rappelons que le but initial était essentiellement d'avoir la possibilité de produire des documents écrits lisibles par tous les Dogons, mais non pas d'imposer la même prononciation à tous.

Or, je constate que nous avons utilisé certains présupposés, qui avaient été peu explicités. Notamment :

1° Nous avons l'idée inexprimée qu'il fallait qu'il y ait identité entre une langue Dogon écrite et un parler oral bien déterminé. Alors que rien n'empêche qu'il y ait une seule langue écrite et plusieurs variétés au niveau oral. Cela est le cas pour de très nombreuses langues du monde et cela se présente inévitablement dès que l'on tente de mettre par écrit une langue qui fut toujours exclusivement orale auparavant.

2° Nous avons essayé de choisir un parler bien défini en nous basant sur les formes phonétiques majoritaires. La graphie établie fut donc une graphie « phonétique » où une lettre correspond à un son. Or, nous aurions pu essayer d'établir une graphie « diaphonique » où une même lettre ou groupe de lettres peut recouvrir différents sons. (Exemple : en bambara, la lettre médiane « g » peut recouvrir des prononciations différentes ; c'est ainsi que la forme graphique « faga » peut se prononcer [faga], [faka], [farha], etc.). La graphie du Toro-so qui

avait été établie correspond donc à une prononciation particulière et non pas à plusieurs à la fois.

3° Nous n'avons pas attaché beaucoup d'importance aux villes en tant que zones de mélange entre des parlers différents et foyers d'expansion linguistique.

Vu ces diverses considérations, comment pourrait-on rendre la graphie du Toro-so plus englobante, tout en évitant une orthographe artificielle et tout en collant à la réalité du terrain. Voilà ci-dessous quelques pistes.

Distinguer le Dogon standard écrit et les diverses formes de parlers

Le but de la standardisation écrite de l'ensemble Dogon n'était pas d'unifier arbitrairement les diverses prononciations des parlers locaux, mais d'obtenir la forme écrite la plus générale et la plus lisible possible.

Or, il existe actuellement de nombreuses radios locales qui diffusent dans des parlers dogons autre que le Toro-so. De même les missions chrétiennes et les ONG continuent à utiliser largement les parlers autres que le Toro-so, soit à l'oral, soit dans leurs écrits. Localement, des parlers tels que le Tombo-so ou le Dyamsay se répandent en tant que variétés communes.

Dans cette perspective, l'introduction du Dogon dans les centres d'alphabétisation et dans les écoles devrait concerner essentiellement la **lecture passive du Dogon standardisé écrit**, dont il est indispensable qu'il y ait une forme unique afin d'éviter les gaspillages. Ainsi, les instituteurs et les animateurs devraient avoir le droit de parler à leurs élèves dans la langue qu'ils jugeraient la plus adéquate. La priorité serait d'obtenir des élèves une connaissance passive du Dogon écrit standard. Mais aucune punition ne devrait être appliquée aux enfants qui ne parlent pas le Toro-so. Le but étant que la plupart des Dogons puissent lire des journaux ou des livres écrits en Dogon, même s'ils parlent une forme de cette langue, distincte du Toro-so.

Les populations locales n'auraient donc pas l'impression que l'on essaye de supprimer leurs particularités culturelles.

Dans la situation actuelle, commencer l'enseignement du Dogon écrit dans les classes supérieures et non pas à l'école primaire

Dans la situation actuelle, très peu de personnes savent écrire le Dogon standard (Toro-so). Aussi, un moyen de former rapidement des personnes le maîtrisant bien, serait de partir du haut en commençant par l'enseigner à tous les élèves des classes terminales. Puis descendre vers les classes inférieures en fonction des disponibilités. Cela permettrait d'avoir une masse de personnes

instruites bien formées en Dogon écrit. C'est, plus tard, après cette première étape que l'on pourrait envisager de commencer la première année par le Dogon, avant de passer au Français

En effet, pour que le Dogon puisse être enseigné dans les écoles du pays dogon, une condition est la présence préalable de nombreux écrits dans cette langue. Autrement, les parents d'élèves ne voient pas l'utilité d'envoyer leurs enfants apprendre une langue qu'ils parlent déjà ! Aussi, il est urgent que l'ensemble des Dogons déjà lettrés en Français apprennent la graphie standardisée de leur langue. Cela sera assez facile, vu les années d'études qu'ils ont déjà passées sur les bancs. Une fois que de nombreux locuteurs Dogon auront appris à écrire le Toro-so écrit dans les classes terminales, il sera plus facile d'introduire le Dogon à l'école fondamentale.

De plus, cette méthode serait très profitable dans les zones où le parler local habituel n'est pas le Toro-so. Les Dogons ont très souvent une bonne compréhension d'autres parlers que leurs, car ils ne vivent pas en vase clos. Mais cette compréhension (qui vient avec les années) sera forcément meilleure pour des adolescents que pour des petits enfants. Aussi, l'apprentissage du standard écrit en fin de scolarité devrait leur être plus facile.

Utiliser une graphie diaphonique lorsque cela est possible

Comme cela est indiqué précédemment, il serait possible dans certains cas d'utiliser des formes graphiques recouvrant des prononciations différentes. Voilà ci-dessous l'exemple des correspondances [Vũ], [Vn], [Vm] en position finale.

Il existe en Toro-so des diphtongues nasales que l'on a de la peine à transcrire. C'est le cas par exemple du mot « flèche » que Geneviève Calame Griaule et la mission protestante de Sanga écrivaient « kēũ », alors que l'on avait choisi de le noter « kènhu » en 1977, avant de passer à « kèun », « kɛun », « kènw » ou « kɛnw » un peu plus tard. Cette diphtongue nasale a toujours posé des difficultés de notation.

Or ce mot se prononce [kɛm], [kɛn] ou [kɛŋ] en Tombo-so et en Donno-so, et [kɛm] ou [cɛm] en Dyamsay. Vu l'importance sociologique des parlers Tombo-so et Dyamsay, il serait possible de choisir la forme « kɛm » (ou « kèm ») comme graphie diaphonique, avec la convention qu'elle peut se prononcer différemment selon les parlers. C'est-à-dire que la séquence « Vm » en position finale pourrait se lire [Vm], [Vn], [Vŋ] ou [Vũ] selon les parlers. La lettre « m » finale devrait ainsi correspondre à quatre prononciations : [m], [n], [ŋ] ou [diphtongaison nasale].

Exemples de diphtongues nasales que l'on pourrait noter avec un « m » final

	Tombo-so	Donno	Toro	Dyamsay	Togo	Tomo-kan	Graphie actuelle	Graphie proposée
noir	gɛm	gɛn	gɛũ	jɛm	gɛ̃	jõ	gɛun	gɛm
-	gɛŋ		gɛũ				gɛnw	(gèm)
flèche	kɛm	kɛn	kɛũ	kɛm	kɛ̃	cõ	kɛun	kɛm
-	kɛŋ		kɛũ	cɛm		cẽ	kɛnw	(kèm)
sel	nɛm	nɛn	nɛũ	nɛm	mɛ	myẽ	nɛun	nɛm
-	nɛŋ		nɛũ				nɛnw	(nèm)
cordonnier	jam	jan	jaũ	jam	gõ	g õ	jaun	jam
-	jaŋ		jaũ				janw	
palmier	sim	sin	siũ	sim	kɔŋgo	koŋgo	siun	sim
-doum	siŋ		sĩu				sinw	
fromager	gim	jɪn	jiũ	jim	jĩ	jũ	jiun	jim
			jũ				jinw	

De même, on trouve de nombreux mots Toro-so qui possèdent le son [ŋ] en position médiane. Or, selon les années, ce son a été noté « ng » ou « ŋ » dans l'orthographe officielle. Mais l'on doit se rendre compte que ce son peut correspondre à [ŋg] dans certains autres parlers. Aussi l'orthographe « ng » permettrait de recouvrir les deux prononciations. Il s'agit là d'une graphie diaphonique. Ainsi, écrire « janga » (lire) permet de recouvrir à la fois [jaŋa] et [jaŋga]. Par ailleurs, notons que c'est ce qui est fait en bambara où le terme « fanga » (force) recouvre différentes réalisations phonétiques.

Investir dans les centres urbains

L'une des difficultés que connaît le Toro-so pour son adoption en tant que standard Dogon est qu'il ne peut pas s'appuyer sur des grands centres urbains de langue Toro-so, ou sur des villes où cohabitent des Dogons d'origines différentes. La ville de Sanga, malgré son prestige culturel, n'a pas une importance économique et administrative suffisante pour remplir ce rôle.

En revanche, il devrait être possible de s'appuyer sur la ville de Bandiagara. Dans cette ville, en plus des locuteurs Donno-so et Tombo-so existent des

locuteurs d'autres parlers dogons, ce qui fait qu'elle est ouverte à l'ensemble du monde dogon. Une action culturelle, pourrait y être développée par les écoles et les associations locales afin de développer la lecture d'ouvrages ou de journaux en Toro-so.

Une démarche similaire pourrait se faire dans d'autres centres urbains où coexistent des Dogons d'origines différentes. Peut-être, par exemple, dans les villes de Sévaré et de Koro.

Le cas particulier de la zone Tomo-kan

Comme cela a déjà été indiqué, les diverses enquêtes ont montré que le Tomo-kan est un dialecte trop divergent pour qu'il soit possible d'utiliser le Toro-so dans sa zone d'extension (essentiellement au centre et au Sud du cercle de Bankass). De plus les autres dialectes dogons ne se rencontrent pas dans la zone Tomo-kan, ce qui entraîne qu'il n'y a pas de bilinguisme ou de multilinguisme entre le Tomo-kan et ces différents parlers.

En revanche, il existe certaines autres communautés linguistiques dans la zone Tomo-kan : des locuteurs Bomu (Bobo), Peul et Dafing-Marka (un parler mandingue), ainsi que des locuteurs d'autres langues de la famille Gur que l'on retrouve au Burkina-Faso. Cette situation linguistique associée à une situation géographique au Sud du monde dogon (dans la zone d'expansion du bambara) entraîne que c'est le Bambara qui devient la langue véhiculaire de la région.

C'est donc le Bambara qui semble y être la langue africaine la plus adéquate à la fois pour les écoles du circuit officiel et les centres d'alphabétisation (ce qui est déjà le cas). Quant au Tomo-kan lui-même, c'est l'un des dialectes dogons les plus importants numériquement et il est bien développé grâce aux actions à la fois de diverses associations, de la mission catholique de Ségué, de la SIL et de certains chercheurs en linguistique. Rien n'empêche donc que cette langue continue sur sa lancée dans les matières à option du système scolaire et dans les activités de la société civile, telles que les associations culturelles et les radios locales.

Conclusion

En **conclusion**, pour apporter des solutions aux obstacles qui se dressent encore devant l'acceptation d'un Dogon standard écrit, nous avons dégagé quelques pistes d'action :

— Dans les écoles et les centres d’alphabétisation hors de la région linguistique Toro-so, la langue orale d’enseignement pourrait être un parler dogon quelconque, ou même une autre langue. Mais le but serait d’acquérir une compréhension passive du Dogon écrit, et non l’usage oral d’un autre parler.

— Afin d’apporter une réponse au refus de nombreux parents que leurs enfants apprennent à lire en Dogon lors de leur entrée à l’école primaire (au lieu d’apprendre à lire en Français), on pourrait former facilement une génération de lettrés en Toro-so en commençant par les classes terminales et secondaires.

— Dans certains cas, on pourrait améliorer la graphie actuelle du Toro-So, grâce au principe diaphonique, afin de la rendre un peu plus englobante.

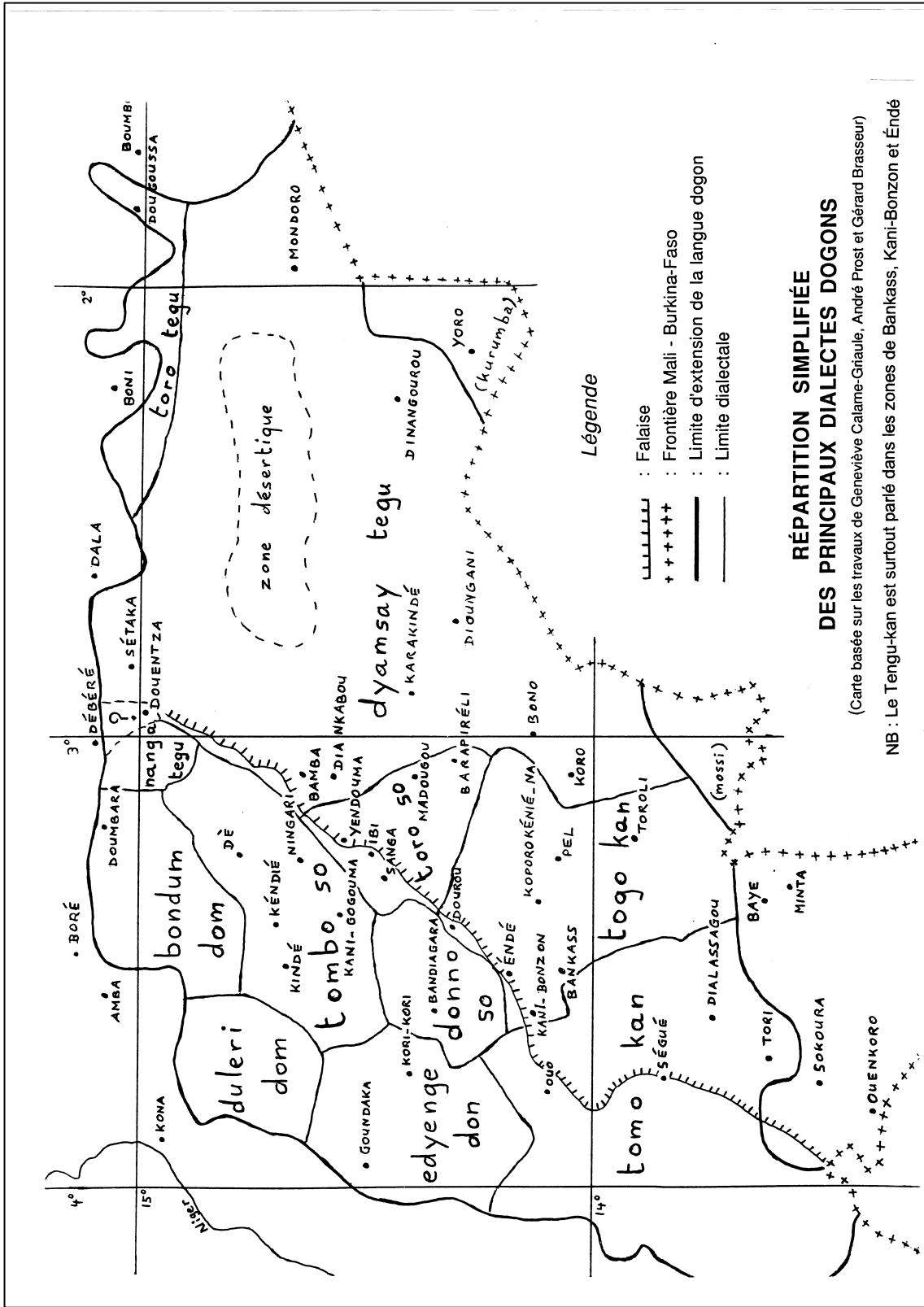
— On devrait essayer de tirer parti de la zone urbaine de Bandiagara, voisine de Sanga, afin qu’elle devienne un centre de diffusion du Dogon standard écrit. Des efforts éducatifs devraient donc se concentrer sur cette ville.

— Dans la zone la plus au Sud, où le parler Tomo-kan est très divergent, où d’autres langues sont parlées et où le bambara se répand comme langue commune et est pratiqué dans les écoles, le Tomo-kan resterait valorisé par les actions locales de la société civile et par une introduction dans les écoles concernées, tandis que le Toro-so ne serait pas enseigné, sauf demande expresse des habitants.

Bibliographie sommaire

Gérard GALTIER, « La Standardisation de la langue Dogon », *Bulletin des études africaines de l’Inalco*, vol. X, n° 19-20, Paris, 1993, pp. 197-220.

Amadou Salifou GUINDO, *Multilinguisme et enseignement-apprentissage des langues en Pays dogon (Mali)*, Thèse de Doctorat en Sciences du Langage, Université Paul Valéry - Montpellier 3, 2021, 374 p.



**RÉPARTITION SIMPLIFIÉE
DES PRINCIPAUX DIALECTES DOGONS**

(Carte basée sur les travaux de Geneviève Calame-Griaule, André Prost et Gérard Brasseur)

NB : Le Tengu-kan est surtout parlé dans les zones de Bankass, Kani-Bonzon et Endé

